

Sommaire

Avant-propos — 7

Marcher dans les villes — 15

Ville et utopie, une évaluation — 33

L'émancipation du monument — 55

Lapin sauté — 75

L'ambassade détruite — 87

Dans la maison de Gavroche — 93

Les yeux puis ce qu'ils voient — 119

ZUS — 139

Aucune maison n'est muette — 149

L'architecture au-delà du projet — 159

Note sur la provenance des textes — 183



Gustave Doré, *La Cigale et la Fourmi* (planche de l'édition illustrée des *Fables* de La Fontaine, 1867).

© BNF, département des Estampes et de la Photographie, DC-298 (I)-FOL.

L'ambassade détruite

Je l'ai lu mais je ne sais plus où, dans un livre sur les arbres il me semble, il arrivait parfois que les bohémiennes fassent les beignets de fleurs d'acacia à même les arbres, à l'aide d'un pot rempli d'huile de friture bouillante qu'elles montaient grâce à une perche vers des fleurs préalablement enduites de pâte à beignet – les enfants n'ayant plus dès lors au matin qu'à découvrir, toutes prêtes et suspendues à portée de main, ces grappes succulentes.

Pour illustrer *La Cigale et la Fourmi*, Gustave Doré n'hésita pas à transposer la fable de La Fontaine dans l'univers des hommes : dans un paysage de neige, une jeune et jolie gitane munie de sa guitare se tient devant la porte d'une maison dans l'embrasure de laquelle, le tricot encore à la main et précédée de ses deux enfants, la "fourmi" – une Alsacienne imposante – vient, on le suppose, de lui signifier qu'elle ne l'aidera pas.

On pourrait ainsi multiplier les exemples, mais le légendaire de ceux que l'on appelle maintenant les Roms est ancien et témoigne d'un long compagnonnage. Je me souviens que dans mon enfance, les romanichels, ainsi qu'on les appelait,

La ville en éclats

avec leurs roulottes tirées par des chevaux et leurs campements de fortune, correspondaient malgré tout à cette imagerie. À la campagne, ma grand-mère communiste avait pris pour habitude de laisser les petites filles venues du campement remplir leurs seaux d'eau à la pompe du jardin, il leur fallait tout de même pour ce faire traverser le pont franchissant la Loire.

Cette image Cosette n'est pas du XIX^e siècle mais des années cinquante et soixante du siècle dernier. Ce qui veut dire aussi sans doute qu'une continuité a existé et s'est rompue : il est en effet difficile aujourd'hui de rétablir les Roms, en tout cas tels que les présente une actualité constamment influencée par la propagande sécuritaire, dans une tradition séculaire où s'adosent le pire – la malédiction de populations pourchassées – et le meilleur, la visibilité d'un mode de vie différent tel qu'il est condensé, mais on l'oublie, dans l'expression « gens du voyage » et tel qu'il a été propagé via le meilleur du poème, de la « tribu prophétique aux prunelles ardentes » de Baudelaire au « Vous aussi Tziganes sans papiers » de la *Rhénane d'automne* d'Apollinaire. Plus près de nous c'est surtout via la musique et selon plusieurs timbres (Django Reinhardt, l'Espagne, les Balkans) que cette veine, en prenant un tour populaire, s'est renforcée. Mais tout cela, avec pour emblème en France la silhouette de danseuse reproduite sur les paquets de Gitanes, tout cela forme ou a formé un monde,

c'est-à-dire une communauté de repères, de signes et d'envois agissant comme une provenance.

Et c'est d'abord à lui, à ce monde, mais alors comme à quelque chose de perdu, que je pense à chaque fois que je vois, place de la République et autour, ces matelas posés à même le sol où des familles entières de Roms passent la nuit, voire quand elles le peuvent la journée. Là il ne s'agit plus d'imagerie, et tout contact avec la légende semble détruit : telle est en tout cas l'atmosphère, et les passants, plus gênés qu'hostiles, s'en détournent. Dans de tels cas les gens du voyage, comme on continue de les appeler, sont privés eux-mêmes de leur propre espace, cette bulle d'improvisation colorée ou ce "voyage", justement, qui les accompagnaient. Là, ils ne sont plus que des exilés de la misère, un peuple échoué au beau milieu d'une ville qui ne veut pas de lui.

Ce que cela traduit d'abord, ce n'est pas seulement un fait d'époque et une destitution, c'est que c'est dans cette situation, disséminés et sans possibilité de vie véritable, que la force publique, sans bien entendu l'avouer, préfère voir les Roms : aussitôt qu'il y a regroupement, installation bricolée, possibilité d'échanges à l'intérieur induit d'un effet-village, la réponse ne se fait pas attendre, et elle peut venir, on le sait, de n'importe quelle origine municipale et/ou préfectorale. On "démantèle" les regroupements, on détruit les espaces bricolés, on éradique les tentatives de village

La ville en éclats

provisoire. Le cas de Ris-Orangis est particulièrement frappant : derrière le discours de la sécurité et de l'hygiène, par-delà les fantasmes de risques d'incendie, de contamination, ce qui soutient le propos et lui donne consistance, ce qui anime en profondeur la volonté de destruction, c'est la haine, non pas du communautarisme, mais de la reformation communautaire, c'est le déni de sa légitimité.

Il était beau, et juste, que le lieu censé incarner cette possibilité physique du rassemblement se soit appelé l'“Ambassade” – c'était dire d'un seul coup que son potentiel et sa visée n'étaient pas ceux d'un cercle refermé sur lui-même, mais au contraire d'une ouverture ou d'un seuil permettant d'activer les relations avec l'extérieur : réseaux et associations diverses, relais favorisant les actions d'affirmation du groupe, voire plus simplement les démarches que ceux qui le composent sont amenés à faire auprès des administrations ou des services. Un bureau, une salle de réunion et une piste de danse. C'est cela, autant et plus encore que les cabanons, qui a été détruit.

Ce dont il s'agissait, et ce ne pouvait être certes qu'une esquisse, c'était de tenter une forme apte à se comporter de manière souple entre le provisoire et l'installation. Certes pas une résidence, mais pas forcément non plus un simple campement : davantage, mais pas trop, quelque chose qui sache approfondir l'accueil sans le refermer, et qui reste dans l'esprit du passage, de la forme inaccomplie.